LES NOËLS.

C'est une bien humble poésie que celle que je vais essayer de faire connaître ; une poésie que répètent seulement des femmes, des vieillards, des enfans ; qui ne dépasse guère le seuil d'une église de village, et qui perdrait tout son parfum de douce simplicité si l'on y cherchait autre chose que l'élan joyeux d'une naïveté religieuse.

Entrez donc dans l'église de quelque pauvre bourgade, si vous voulez essayer de la comprendre, cette poésie, que bien certainement et rien qu'au titre vous avez si souvent dédaignée. Faut-il donc sourire avec tant de dédain à cette voix des âges anciens, qui a répété tant de douces joies de nos pères, qui a consolé tant de cœurs dans l'amertume, et qui a été un cri d'enthousiasme si vrai de l'homme devant un Dieu naissant. Le noël a toute la naïveté de l'enfance, toute la gravité du vieillard qui s'éteint, toute la douce conviction de la femme qui pleure et qui espère ; il a aussi toute la résignation du laboureur qui vient d'accomplir sa journée. Seule joie complète qu'un culte austère permette, seule poésie heureuse des chrétiens, toutes les misères de la vie doivent y être oubliées, parce que toute espérance s'y trouve. C'est l'hymne de l'alouette, si joyeuse quand l'aube va blanchir, si babillarde quand le soleil a lui, si folle à midi dans ses accens entrecoupés... Et puis, comme une tristesse mystérieuse se mêle à toutes les joies de la terre, quand

bien même elles viendraient du ciel, c'est encore le chant doux et triste du rossignol mêlant ses capricieuses harmonies aux vagues harmonies du soir. Le noël, pour le cœur chrétien, avait donc dans sa naïveté une poésie bien haute, mais c'était au temps des croyances sincères : il ne nous reste, à nous, hôtes froids et dédaigneux du siècle, qu'un souvenir bien effacé des joies qu'il a pu faire éprouver, des larmes de bonheur qu'il a su faire répandre, et il ne nous est peut-être plus donné de sentir la véritable poésie de ce chant de l'éternité heureuse.

Selon quelques savans, et si la science avait quelque chose à faire ici, le mot noël viendrait des Hébreux, ou même il aurait une antiquité druidique. Les prêtres des mystères kymriques criaient, dit-on, le mot de *noël* au milieu de ces temples du bord de la mer, où ils ne cherchaient pas même à s'abriter de la tempête, qu'ils aimaient à voir se dérouler dans sa sombre horreur : peut-être était-ce un cri de joie après de sanglans mystères; peut-être saluaient-ils ainsi, dans l'enceinte de Carnac, la descente d'un dieu sur la terre ou le retour du soleil vers nos froides contrées. Quoi qu'il en soit, ce mot fut légué aux siècles; et, après avoir été le cri sacré des Gaulois, il serait devenu le chant joyeux des Français. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que la poésie du noël en elle-même n'appartient guère qu'à la France; elle lui appartient comme les vieilles romances héroïques appartiennent surtout aux Espagnols. Mais, que le nom de noël ne soit qu'une abréviation du beau non d'Emmanuel, qu'il ait été prononcé avec un enthousiasme sauvage par les druides, il désigne maintenant une poésie religieuse, qui n'est née que vers le commencement du seizième siècle et qui signale même une période de réforme. Ce n'est pas toutefois que l'esprit religieux qui anime ce genre de poésie ne se soit manifesté bien des siècles auparavant, et dans des contrées bien différentes. Selon saint Jérôme, on voyait, parmi les chrétiens primitifs de la Thébaïde, le laboureur tenant sa charrue, le vigneron taillant sa vigne, émondant le pampre, chanter des cantiques, et ils célébraient la naissance du Christ. *Ce sont*, dit le père, *les chansons de nos provinces, les airs de nos bergers*. Saint Chrysostôme exhortait les chrétiens à chanter,

pour abréger sans doute, par des élans d'espérance, la durée d'une vie sans bonheur. Mais ce qu'il y a de plus positif sur la véritable origine des noëls est contenu dans saint Augustin. Au temps de cet interprète sacré des grands mystères, durant la nuit de l'Avent, on disait en l'honneur du Christ des cantiques composés par saint Ambroise; toutefois ces chants, si beaux qu'ils fussent, ne nous sont pas parvenus, et ils ne portaient point le nom de noëls. Quelque reculée, quelque obscure que soit l'étymologie de ce nom, il ne devait apparaître qu'au moyen âge, comme un cri de triomphe et de joie. En consultant une de ces notes manuscrites dont l'abbé Rives assaisonnait sa science si originale et si acerbe, on voit que le savant bibliographe assimile avec justesse le mot noël au *poly-chronium* des anciens. C'était le mot qu'a remplacé le *vivat* de nos jours. Dans le onzième et le douzième siècle, on le désignait sous le nom de *noex* et de *nouex* (1). Quelques siècles plus tard, on saluait surtout du cri de noël les rois à leur sacre ou à leur entrée dans les villes. Entre mille exemples, j'en prendrai un seul, à cause de la simplicité aimable du langage. C'est un poète qui va me le fournir. « Lorsque Charles VII entra dans Paris, dit Alain Chartier, les rues par où il passoit estoient toutes tendues à ciel, et pareillement les carrefours garnis de peuple à grand' foison, lequel crioit noël de joye. »

(1) Malgré les origines poétiques données aux mots *Noël* et *Nolet*, quelques personnes seront peut-être disposées, avec le savant éditeur des NOËLS NOUVEAULX publiés récemment au Mans, à trouver l'étymologie de Noël, fête de la nativité, dans le mot *nox*, fête de la nuit. M. Richelet dit un peu plus haut : « Les savans qui se sont exercés sur l'étymologie du mot Noël ne sont pas d'accord. (J'ajouterai que cela n'a rien d'extraordinaire, fût-ce même à propos de la moindre chanson.) Nicot le dérive d'EMMANUEL. Voici ses expressions : *Noel sive Nouel per aphœresim canunt Galli pro Emmanuel, id est nobiscum Deus.* Ménage le fait venir de *natalis*, c'est-à-dire *dies natalis,* jour natal de Jésus-Christ. Borel, au mot NOEL, NOUEL, dans son TRÉSOR DE RECHERCHES ET ANTIQUITÉS GAULOISES, le considère comme une contraction de nouvel, et dit qu'il signifie *nouveau.* L'éditeur des Noëls du Mans ajoute encore que les auteurs du moyen âge, qui écrivaient *noex* et *nouex,* semblent n'avoir pas voulu confondre le nom de la fête de Noël avec le cri de joie qui servait aux acclamations. Ils écrivaient celui-ci *naulet, nolet, nouël, noël.* J'avouerai qu'il me paraît difficile de séparer le mot d'acclamation du nom qui désigne le jour de la naissance du Christ.

Veut-on savoir comment la poésie du quinzième siècle célébrait cet enthousiasme populaire : voici ce que dit Martial, en parlant de l'entrée du même roi :

Les uns aux fenestres étoient,
A voir le dit feu roi passer,
Puis les enfants s'agenouilloient,
En criant noël sans cesser.

Mais il faut bien ajouter que, dans ces temps de simplicité un peu rude, le cri de noël était employé dans des occasions moins innocentes; et Monstrelet nous avoue qu'on cria noël quand Jean, duc de Bourgogne, traversa la grande ville après avoir fait assassiner le duc d'Orléans.

Cependant jusqu'alors aucune poésie populaire n'avait porté le nom de noël; mais au seizième siècle, quand on dut composer des chansons religieuses, pour les opposer aux psaumes traduits en français par Marot, il était naturel de saluer d'un cri consacré le roi divin dont on célébrait la venue sur la terre. On voit que le noël proprement dit n'a point parmi nous une antiquité bien reculée, et que les chants les plus naïfs de cette poésie ne datent que des époques désastreuses de nos grandes guerres religieuses. Bienheureuse alors eût été la France, si une douce guerre de cantiques eût remplacé des querelles sanglantes.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le zèle des catholiques multiplia les noëls avec une telle rapidité que, vers le milieu du seizième siècle, ils formaient des recueils presque aussi considérables que les *romanceros* castillans, et que leur nombre a été toujours croissant jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Cette poésie religieuse nous appartient si bien, qu'elle tient lieu en quelques provinces de poésie populaire, et y reproduit les traditions locales; nous ne craindrions pas même d'être taxé d'exagération en disant qu'à elle seule elle suffirait pour composer le fonds d'une histoire littéraire de nos patois, si variés dans leurs formes, si riches en expressions originales, si remplis d'allusions piquantes, à des usages curieux que la froide gravité du siècle laisse éteindre.

Pour peu qu'on parcoure la France ou qu'on se contente de fouiller nos grandes bibliothèques, on trouve des collections de noëls particuliers à presque toutes les provinces dont ils forment comme une poésie inhérente au sol; car personne ne sait qui les a composés; ils ont cela de commun avec les proverbes. Il y a donc des noëls picards, limousins, auvergnats, poitevins, provençaux, bretons, normands, et ils ont été traduits très-rarement d'un idiome dans un autre. Il y a aussi des noëls bourguignons; mais il ne faut pas les confondre avec les fameux noëls de *Guy Barozai*, car le noël du prétendu vigneron, tout spirituel qu'il peut être, est le noël mondain et caustique : c'est le noël du dix-huitième siècle, le noël des érudits. Et bien qu'il soit répété de nos jours dans quelques villages avec une rare bonhomie, son pseudonyme cache une ame maligne et sans foi; on entend comme un rire burlesque, raillant, malgré sa naïveté déguisée, la naïveté elle-même, et qui dut déconcerter le chrétien aux sincères croyances; ce n'est pas le véritable noël.

On se tromperait étrangement si l'on croyait que ce genre de poésie populaire n'affecte qu'une forme monotone dans sa coupe et dans son esprit; il est, au contraire, varié à l'infini. Tantôt c'est une hymne simple, une espèce d'ode naïve qui doit se chanter en chœur; d'autres fois, c'est une voix solitaire qui semble venir du ciel, et qui parle aux pasteurs comme elle parle aux mages de l'Orient. Quelquefois encore, le noël a dû mêler un court récit aux chants de la multitude. C'est un dialogue entre des rois et des bergers; c'est même une parole de Dieu se mêlant aux chants des hommes et aux cris des animaux. Le style du noël n'est pas un moment dédaigneux : en lui, la pensée religieuse ennoblit tout; il fait parler l'âne, le bœuf; et, comme aux premiers jours du monde, tout ce qui vit ne vit qu'en Dieu. Il se plaît aux grands récits de l'histoire; mais il aime à remonter aux temps de la création, quelquefois ce n'est pas sans une touchante tristesse que l'homme déchu appelle celui qui doit racheter ses fautes, et alors il parle à la nature qui gémit comme lui. Écoutons donc un de ces chants que nous a transmis le seizième siècle; c'est un de ces noëls

primitifs qui révèlent un nouveau genre de poésie populaire.

ADAM.

Chantons, chantons cette journée,
Chantons Noël, chantons, grands et petits,
Chantons Noël, car la paix est criée;
Dont un chascun se doit bien resjouir.
Douleur, souci, dangier, ennui,
De notre destinée,
Sont aujourd'hui d'avecques nous bannis.

NATURE.

Adam, Adam, d'où vient cette folie
Que vous chantez et vous deussiez gémir;
Le rossignol chante sous la ramée,
Mais en sa cage il ne fait que souspir.
De tous les fruits du Paradis,
Mesme du fruit de vie,
Par vos péchés vous en êtes hors mis.

ADAM.

Si j'ai chanté ma très-doulcette amye,
J'ai bien cause lors de me resjouir;
Car j'ai usé tout le temps de ma vie
En larmes, en pleurs, en douleurs, en crie;
Mais icelui qui a en lui
Sa puissance infinie
Se propose mes douleurs abolir.

NATURE.

Quant est de moi, je suis la désolée,
Bannie d'amour! frustrée de mon ami;
Nature suis, humaine ainsi nommée,
Desplaisante et remplye d'ennui.
. . . .

ADAM.

Si j'ai forfait, je ne le devais myc,
J'en ai esté bien grèvement pugny,

J'en ai plouré mille fois en ma vie,
J'en ai jeûné, hélas! j'en ai languy,
Encore pis, il faut mourir ([1]).

On voit aisément que ce petit drame religieux et allégorique remonte au commencement du seizième siècle; et je suis convaincu, je le répète, qu'il n'est guère possible d'assigner à ce genre de poésie une plus haute antiquité. J'ai déjà dit avec quelle promptitude les recueils de noëls se multiplièrent au temps de la réforme; l'immense collection qui avait été faite par l'abbé Grégoire, et que j'ai parcourue autrefois, le prouverait au besoin. Cependant ces espèces de chansons religieuses, qu'on opposait aux psaumes chantés par les protestans, n'avaient pas toujours pour objet la célébration de la naissance du Christ.

On voit, dans un curieux manuscrit de la bibliothèque royale, combien les formes du noël étaient variées dès cette époque; et il paraît que l'humble rhapsode auquel on devait le recueil le plus considérable et le plus ancien, était un prêtre nommé Jehan de Vilgontier, prieur de Saint-Sauveur, près Fresnay. A en juger par une courte note, l'Homère inconnu, le barde modeste auquel on devrait attribuer la plus grande partie de ces noëls primitifs, serait un certain F.-J. Bodoin, et il aurait composé ces paroles religieuses pour plusieurs airs en vogue, du fameux Josquim Després, l'organiste de Charles IX, le roi à la poésie sanglante.

Quand on s'amuse à parcourir la *grande Bible des nouels, les noëls nouveaux de 1554, sur le chant de plusieurs belles chansons nouvelles, les noëls françoys, escossois, poitevins* et cette multitude de recueils qui leur succédèrent, on est émerveillé surtout de l'absence complète du sentiment local, qui caractérise cette poésie

([1]) J'ai extrait ce fragment d'un recueil fort curieux de la Bibliothèque royale imprimé en caractères gothiques. Il est intitulé : *Les grands Nouels nouveaux réduicts sur le chant de plusieurs chansons nouvelles, tant en francoys, escossois, poitevin, que limosin, et sont en grant nombre, come il apert par la table avec autres hymnes translatées de latin en françoys, et aultres noels composez nouvellement.* J'ai tout lieu de supposer que ce sont ces noëls de Bodouin dont parle l'abbé Rives.

bourgeoise. Dans le dix-septième siècle surtout, saint Joseph reçoit le titre poli de *monsieur*, et la Vierge est toujours saluée du titre de *madame*. Plus tard, on emploie les refrains les plus burlesques avec une imperturbable gravité; mais la forme la plus habituelle, celle même qui se renouvelle avec le plus de grâce et de simplicité, c'est celle où, dans une sorte de pastorale, les bergers racontent les merveilles de la nuit mémorable, en s'engageant réciproquement à visiter le Dieu enfant. L'énumération des présens qu'ils doivent lui offrir est chose assez amusante, et rappelle tout ce qu'il y avait de plus burlesque dans la plaisante naiveté des anciens mystères, auxquels les noëls semblent d'ailleurs unis par d'intimes rapports.

Quelquefois, dans ces étranges dialogues, et quand le noël était chanté au fond de quelque province reculée, le langage de la terre, le langage des pauvres bergers, c'était le patois populaire, tandis que le français des villes se trouvait être un langage intermédiaire, que les anges parlaient aux hommes. En voici un exemple plein de naïveté, en patois de Besançon.

L'ANGE.

Pauvres pasteurs, quittez vos bergeries,
Et venez voir votre Dieu, votre roi.
Tous vos moutons paîtront dans ces prairies,
En sûreté partez et suivez-moi.
Malgré l'envie,
La jalousie
De Lucifer, il nous appelle à soi.

LES PASTEURS.

Nous ne sçant pas ce que vous veute dire,
Las pouere gens ne vant pas chüe roi;
Messieu, messieu, de nous vous veute rire,
Et d'y entra nous n'ant pas le lou pouvoi :
Et noue guenilles
Et noue mandrilles,
Ne pouvant pas lougié de sous son toit.

On suppose aisément ce que répond l'ange, et avec quel sentiment de religieuse béatitude les pauvres bergers pénètrent dans l'étable, qu'illumine de sa splendeur le Dieu enfant.

On avait employé les patois divers de la France, en les unissant à la langue plus polie des villes. Il parut tout simple d'employer le latin, dont l'Église se sert dans toutes ses fêtes; mais on en fit usage d'une manière plus burlesque encore, et de telle sorte que les plus illétrés pouvaient à peu près le comprendre [1].

Si, dans le seizième siècle et même dans le dix-septième, le noël avait été touchant et énergique, si, à cette époque, on avait entendu ces vers :

Ces faux juifs. . . . .
Le firent-ils mourir?
Oui, de mort amère.

quelques années plus tard, la Vierge est comparée à une jeune reine, et met au jour un *dauphin;* plus tard encore, la sainte crèche est un lieu de sarcasme, où la malice campagnarde passe en revue toutes les notabilités du village. C'est un chant de dérision et de raillerie pleine de fiel. Sous ce rapport, ces petites pièces de vers, riches en détails amusans, peuvent servir à l'histoire d'une période et même à la chronique de certaines localités. C'est ainsi qu'on trouve dans les anciens noëls de Grenoble un récit animé, où les prétentions des divers couvens de femmes sont exprimées en vers détestables, mais par quelqu'un qui semble être parfaitement au courant de toutes ces rivalités du cloître, qui agitaient de leur acrimonie des villes et souvent des provinces entières.

Alors parut ce poète railleur, qu'on pourrait appeler le Voltaire

[1] En voici un exemple tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale :

Gabriel l'ange descendit
Ad Mariam voce pia,
Ave piteuse lui rendit,
Addendo plena gratia.

du noël; et ce fut précisément dans la première année du dix-huitième siècle que La Monnoye fit circuler ([1]) l'œuvre du joyeux Guy Barozai, qui excita si vivement le zèle plein d'âcreté de quelques dévots. Guy Barozai était en réalité un gai cultivateur de Bourgogne, que son caractère malin avait rendu célèbre parmi les vignerons, et auquel la couleur des bas qu'il portait habituellement avait fait donner un sobriquet bien connu. On ne dit pas que ses scrupules religieux l'aient engagé à réclamer contre une renommée tant soit peu profane que lui acquit le recueil dont il était devenu l'auteur pseudonyme sans s'en douter. Son œuvre prétendue eut bientôt une vogue réelle, et les éditions se multiplièrent de manière à faire souvent oublier les autres ouvrages de La Monnoye; mais il y avait une grâce si naïve dans ces cantiques familiers et un peu satiriques, il y avait une sincérité feinte si bien déguisée, que les bonnes ames, accoutumées aux naïvetés tant soit peu burlesques des anciens noëls, y retrouvèrent les joies simples de l'ancien âge, tandis que la foule éveillée des esprits moqueurs y puisait de malignes allusions. Quoi qu'il en soit, leur action la plus réelle fut de détruire le véritable noël, le noël tel qu'on l'avait compris au seizième siècle, et tel qu'on le chantait encore au dix-septième. Dès lors même, je crois, commença l'usage de jouer, dans les églises, les airs qui rappelaient les noëls, et de remplacer par l'orgue les chœurs de femmes et d'enfans. Il y en a bien peu maintenant parmi nos pères qui puissent dire, comme le vieux Pasquier : « En ma jeunesse, c'estoit une coustume que l'on avoit tournée en cérémonie, de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des noëls qui estoient chansons spirituelles, faites en l'honneur de Notre Seigneur, lesquels on chante encore en plusieurs églises. »

J'ai dit tout à l'heure que ce genre de poésie populaire appartenait exclusivement à la France. Cependant tous les peuples chrétiens ont des chants à peu près semblables qu'ils répètent en com-

([1]) Les premières éditions de ces noëls célèbres parurent en 1720 et 1721. Il y en a eu jusqu'à présent dix-neuf ou vingt.

mémoration de la nuit où le Christ vint au monde. J'en ai trouvé plusieurs en Amérique. Dans cette terre vierge qui est appelée peut-être à d'autres destinées religieuses, le christianisme a conservé quelques-unes de ses formes grandes et naïves; on y joue encore des mystères comme au seizième siècle, et l'on répète les cantiques qu'apportèrent les premiers conquérans.

Je me rappelle qu'un jour nous naviguions sur une de ces petites embarcations nommées *lanchas* dans toute l'étendue des côtes orientales; nous longions, dans la baie de San-Salvador, l'île d'Itaparica, qui divise ce lac imposant dans un espace de six lieues. Cette île gracieuse, qui s'élève à quelque distance d'une grande ville, offre tous les mystères de la solitude, et quelquefois les grandeurs de la végétation primitive. Tout à coup le vent vint à fraîchir; nous vîmes les palmiers s'incliner presque jusque dans les eaux, et leurs palmes, en se relevant, frémissaient au ciel. On entendait déjà la voix de l'ouragan sur les eaux de la baie. Bientôt les têtes des palmiers, balancées par le vent, échevelées, se heurtèrent en désordre. Le cri des goélands répondait à leur frémissement sonore et au lugubre mugissement qui s'élevait du centre de l'île, et qui sortait des grands bois pour se mêler au fracas de la mer. Il allait faire nuit, l'orage allait venir, et l'océan répétait ce signal par ses blancheurs sinistres. Les mangliers, qui forment le long de la côte mille petits lacs au sein des eaux, ces arbres toujours verts qui, dans leurs nombreux labyrinthes, semblent comme des couronnes tombées du ciel sur l'océan des tropiques; toute cette parure des mers disparut bientôt sous des vagues immenses.

En quelques minutes la houle s'accrut, la brume s'étendit, les lueurs du ciel devinrent plus austères. Ce fut alors que nos matelots se découvrirent la tête. Après un morne silence, ils chantèrent, ils chantèrent comme si le chant de quelques pauvres marins pouvait apaiser ces tempêtes dont la droite de Dieu, comme dit la Bible, balaie l'océan... Aussi était-ce à la Vierge qu'ils s'adressaient, à la femme qui a porté dans le ciel toutes les misères et toutes les pitiés de la terre. Ils entonnèrent de leurs voix rudes et

harmonieuses à la fois, cet *Ave, maris stella* qu'on chante toujours à Marie sur la mer; et voilà que l'un d'entre eux dit: « C'est aujourd'hui le jour de Natal, pilote, ne savez-vous pas quelque cantique? » Le pilote ne répondit pas d'abord : c'était un vieux mulâtre espagnol, mais il entonna bientôt d'une voix triste, cassée, chevrotante comme le cri du gouvernail, ce chant du Natal :

Dentro de un pobre pesebre,
Y cobijado con heno,
Yace Jesus Nazareno,

C'était un véritable noël. La voix du vieillard chanta seule quelque temps, car ce chant castillan était à peine entendu des matelots portugais... Que leur importait! ils avaient foi à l'air et aux paroles. Et après ils reprirent tous en chœur à beau cantique de la nativité. Ah! qui eût entendu alors leur belle harmonie eût oublié l'orage. Cette majesté triste du chant suivait tous les bruits de la mer; en quelques instans on eût dit que ces voix venaient du fond des eaux, et qu'elles gémissaient dans l'abîme. Quelquefois aussi, dans les momens de calme, le vent les emportait dans les mystérieuses régions d'en haut, et elles planaient sur la mer.

Nous étions à l'abri de tout péril dans la baie, que je songeais encore à ce beau noël chanté en mer avec tant de foi.

FERDINAND DENIS.